

N. I. Boukharine

La grande reconstruction

19-02-1930

Source : N. I. Boukharine, ŒUVRES CHOISIES, éditées par le Département d'économie, Académie des sciences de l'URSS, série « Héritage économique », Moscou – EKONOMIKA – 1990, pp. 488-505.[[en Russe](#)]

Traduction de travail de MIA

Première publication en Russe : Boukharine N., *La grande reconstruction* (Sur la période actuelle de la révolution prolétarienne dans notre pays), *Pravda*, 1930, 19 février, pp. 2, 3 et 4.

[Cet article est l'expression des efforts de Boukharine pour faire savoir son accord avec toute la ligne du parti, telle qu'elle était fixée par Staline. Mais ces efforts n'ont jamais été vraiment acceptés : dans les semaines qui suivent, par exemple, la revue *Bolchevik* (n° 7/8, pp. 153-157) publie un article de B. Baevskii : *Sommes-nous entrés dans une nouvelle phase après avoir franchi le « cap » des mesures d'urgence et de la crise céréalière ?* Il y critique avec beaucoup de mépris les arguments de Boukharine. Il n'y a pas eu d'improvisation à cause d'une crise céréalière... Que veut dire Boukharine quand il prétend que le changement des rapports de production a précédé celui des forces productives ? Minimise-t-il la croissance de l'industrie ?...]

LA GRANDE RECONSTRUCTION

(À propos de la période actuelle de la révolution prolétarienne dans notre pays)

En 1808, lors d'une rencontre entre le génial poète de la bourgeoisie Goethe et son génial chef militaire Napoléon, ce dernier, avec la désinvolture militaire qui lui était propre (il était question de littérature, et de tragédie en particulier), déclara : « Les tragédies du destin ? Je ne les aime pas. Elles convenaient aux temps anciens. Que veut-on du destin, de la fatalité ? Le destin, c'est la politique.

Plus de cent ans plus tard, le chantre du césarisme, sophistiqué, morose, sceptique, mais brandissant ses éperons prussiens, le philosophe « crépusculaire » de l'Allemagne des banquiers et des junkers, O. *Spengler*, proclama à nouveau l'idée du « destin » comme point central de la vision du monde. La bourgeoisie, forte de son histoire, *craignait* le « destin » et, précisément pour apaiser cette funeste dame, elle la remit sur son piédestal, la décorant avec soin de miettes multicolores de sa « philosophie » pourrie. Si, baignée dans les rayons lumineux et naïvement roses de son aurore historique, la jeune bourgeoisie, par la bouche de Napoléon, lançait avec audace et fougue son défi : « La destinée, c'est la politique », maintenant que le cercle de son développement se referme, elle pressent déjà sa fatalité historique : « La politique, c'est le destin », marmonne-t-elle d'une voix désespérée et sénile, teintée de sa philosophie à la mode.

Les idéologues de la bourgeoisie ne se gênent pas parfois pour présenter le « vrai » marxisme comme une doctrine fataliste, où l'« histoire », détachée de l'homme, joue avec lui comme le puissant destin du monde antique :

« Qu'il éprouve tout ce que le destin et les puissantes Moires
Ont tissé pour lui dans le fil de l'existence à sa naissance. »
(« *L'Odyssée* »).

Et pourtant, n'est-ce pas Marx lui-même qui a écrit : « Ce n'est pas l'histoire, mais l'homme, l'homme réel, l'homme vivant, qui fait tout cela, qui possède tout et qui lutte pour tout. L'« histoire » n'est pas une personnalité particulière qui se sert de l'homme comme d'un moyen pour atteindre *ses propres* fins. L'histoire n'est rien d'autre que l'activité de l'homme qui poursuit ses propres fins »¹.

Certes, cet « homme » (l'homme social, l'homme de classe, l'homme historique) n'est pas tout-puissant. Certes, ses actions sont elles-mêmes déterminées par les conditions sociales. Certes, il existe une loi objective de l'histoire, et certaines classes sociales sont vouées à disparaître avec l'ordre social qui leur correspond. Mais tout cela se fait *par l'intermédiaire* d'individus qui se fixent des objectifs, *par l'intermédiaire* d'individus qui luttent, meurent, vainquent. C'est ce qu'enseigne le marxisme. C'est pourquoi cette doctrine, qui dévoile si courageusement et analyse si clairement la « nécessité implacable de l'histoire », cette doctrine qui déduit les « lois du mouvement » de périodes historiques entières, est en même

¹ Marx K., Engels F. Œuvres complètes. T. 3. p. 118 [en russe et en 1930].

temps une théorie *combative* et sonne pour la bourgeoisie comme un coup de canon contre ses remparts.

La signification de la lutte active a été révélée avec une clarté saisissante à toutes les étapes de notre révolution prolétarienne qui, achevant la « préhistoire de l'humanité », ouvre sa « véritable histoire ». L'importance décisive de la lutte de masse du prolétariat (sa « politique ») pour déterminer le « destin » historique a été révélée d'autant plus clairement que les masses elles-mêmes, qui déterminaient de plus en plus leur « destin » historique par leur « politique », se montraient mieux organisées, plus soudées et plus solidaires.

C'est ainsi que se pose la question aujourd'hui, alors que notre révolution, forte de son essor gigantesque, traverse à nouveau un moment décisif de son développement.

I.

Le cours réel de la vie est toujours beaucoup plus original, plus vivant, plus varié que les prévisions théoriques arides, la théorie « grise ». Des « détails » inattendus, une « singularité » surprenante, des événements nouveaux, « imprévus » et « inattendus » de l'histoire, les contradictions qui sommeillaient paisiblement quelque part dans les plis lourds de l'histoire et qui ont soudainement fait surface — n'est-ce pas là que réside toute la richesse du tissu historique multicolore et varié ?

Le tournant le plus important de notre révolution a été celui de 1921, le passage d'un « communisme militaire » rigide, sévère et rectiligne à une « nouvelle politique économique » souple, flexible et maniable. Ce tournant n'était en grande partie pas prévu, bien que ce soit précisément à partir des éléments de la nouvelle politique économique que commença, comme le souligna Lénine, la politique économique de la dictature prolétarienne. Nous vivons actuellement *un autre tournant radical*, une grande recomposition des forces de classe, avec une exacerbation extraordinaire de la lutte des classes et une restructuration des rangs au sein de la classe ouvrière. L'exacerbation de la lutte des classes se déroule sur un large front, tant dans les villes que dans les campagnes : économie, politique, science, art, religion, philosophie, vie quotidienne, école — partout les contradictions entre les forces sociales se sont exacerbées, partout la ligne de démarcation entre le monde nouveau et l'ancien est devenue beaucoup plus nette, partout des questions aiguës se posent avec acuité, partout les troupes prolétariennes ont commencé à avancer avec vigueur. Mais c'est dans les campagnes que la lutte est la plus acharnée. C'est là que se développe rapidement et victorieusement la *révolution anti-koulaks*, dont il faut avant tout analyser la signification socio-économique.

Dans les campagnes, si l'on ne tient pas compte de « Février », qui a enlevé la croûte politique incrustée du régime tsariste et libéré les forces de la révolution, nous avons connu quatre étapes révolutionnaires radicales : 1) la phase principale et décisive — octobre 1917 — démantèlement de la propriété foncière et confiscation des terres des propriétaires terriens, « socialisation » ; 2) l'époque des *kombedy*² et de la dékoulakisation ; 3) le tournant vers une nouvelle politique économique ; 4) la rupture actuelle des relations villageoises et la « révolution anti-koulaks » actuelle, comme nous l'appelons *pour l'instant*. La dernière phase n'avait pas non plus été prévue dans tous ses détails et prise en compte à l'avance sur le plan théorique et pratique : nous y sommes entrés par la voie des mesures d'urgence et d'une crise

² Comités de paysans pauvres.

céréalière qui s'est rapidement développée. Cette crise a posé avec acuité la question d'une refonte générale de toutes les relations villageoises. Le « sabotage » de la part des koulaks s'est transformé en une opposition acharnée à la reconstruction socialiste. Les koulaks se battent avec acharnement, et dans de tels cas, il faut leur parler avec le langage du plomb. À cet égard, la situation est telle que les mots de Marx ne pourraient mieux la décrire : « Il ne s'agit plus ici d'un « problème » à résoudre, il s'agit tout simplement d'un ennemi à écraser »³.

Mais « l'écrasement de l'ennemi » ne se limite pas à cela : derrière cela se cache un « problème » très complexe, car la rupture des relations dans les campagnes (avec une lutte des classes très aiguë) se produit pendant une « période de reconstruction », c'est-à-dire une période de travaux *de construction* très intenses. La lutte contre le koulakisme est une composante « organique » de la grande *construction* socialiste dans les campagnes. C'est là la caractéristique la plus importante et la plus originale de la situation actuelle.

À l'époque des kombedy, il s'agissait de lutter « par des méthodes révolutionnaires » contre les koulaks en organisant les pauvres. Comme on le sait, le camarade *Lénine* considérait que c'est à partir de ce moment-là qu'a commencé la révolution *socialiste* dans les campagnes, c'est-à-dire la phase suivante du développement de la révolution prolétarienne en Russie. Et pourtant, on ne peut en aucun cas mettre sur le même plan la période des kombedy et celle que nous traversons actuellement. Les kombedy ont coupé d'un coup de rasoir révolutionnaire l'élite koulak des villages. Il en est résulté une « oserednyachennia » [[moyennisation](#)] des villages. Les kombedy ont mis en commun le matériel capitaliste (koulak) et les terres qui appartenaient aux koulaks. Mais ce faisant, ils ont encore plus morcelé l'économie. Les kombedy ont provoqué un bouleversement dans le village, non plus contre les propriétaires fonciers semi-féodaux, mais contre les « capitalistes ». Mais ils n'ont pas créé – et ne pouvaient pas créer – une base *positive* pour une économie *socialiste* à grande échelle. Actuellement, un deuxième processus massif d'*expropriation des koulaks* est en cours : confiscation, liquidation des fermes des koulaks et autres méthodes très radicales ; expulsion des koulaks lors de la collectivisation de régions entières, attribution des terres les moins fertiles, etc. Tout cela est l'expression de la *révolution anti-koulak* dans les *villages*. Mais en même temps, ce processus se déroule dans des conditions historiques et économiques complètement différentes, et c'est pourquoi le sens de ce processus, sa signification objective, ses résultats sont tout à fait différents, *fondamentalement, à la racine*, de ce qui s'est passé en 1918. Nous ne sommes pas aujourd'hui confrontés à une redistribution à l'échelle de l'Union des terres et du matériel des koulaks, mais à leur transfert à l'usage public des kolkhozes ; non pas à une « moyennisation » des campagnes, mais à l'expansion des zones de collectivisation totale ; nous ne sommes pas seulement confrontés à la dékoulakisation des couches existantes de la bourgeoisie paysanne, mais à la destruction de la base économique même qui « isole chimiquement » cette couche prédatrice et parasitaire. La révolution anti-koulak se déroule désormais dans un contexte de croissance industrielle et urbaine considérable. Elle s'accompagne d'une augmentation *technique* de l'équipement mécanique des campagnes, de l'apparition des tracteurs et des moissonneuses-batteuses. Elle s'accompagne d'un agrandissement *économique* des exploitations agricoles de type socialiste (fermes d'État et coopératives agricoles de tous types et de toutes tailles). Elle s'accompagne d'une organisation *socialement* croissante de la classe pauvre, de l'intégration des petits propriétaires dans le mouvement des kolkhozes, d'une transformation massive de la paysannerie. Elle

³ Archives M.-E. Livre 1. p. 279, [Marx K. Premier projet de réponse à la lettre de V.I. Zasluch, in Marx K., Engels F. Op. 2^e éd. Vol. 19. p. 410 : « Ici, il ne s'agit donc plus d'un problème à résoudre, mais simplement d'un ennemi à écraser ». [Références en russe de 1930](#)]

s'accompagne (pour l'essentiel) d'un non-développement *psychologique* de la psychologie consummatrice et individualiste du « partage », de la « comparaison », et du développement d'autres compétences, motivations, habitudes et « idéaux » économiques « collectifs » et « kolkhoziens ». Elle s'accompagne d'un *bouleversement de la conscience collective* dans les campagnes. *Elle est donc une composante directe de la construction socialiste, qui est entrée dans une phase supérieure.*

II

Toute la restructuration technique et économique se fait actuellement dans des délais courts, comprimés dans le temps, à un rythme accéléré. D'autre part, dans les *villages*, cette restructuration, dans la partie connue (puisqu'il s'agit des koulaks et de la couche aisée de la classe moyenne), est réalisée à l'aide des moyens les plus sévères de coercition extra-économique. Une véritable bataille est menée contre les koulaks, qui ne se limite nullement à la pression fiscale et aux mesures « habituelles » prises par le pouvoir prolétarien. Le développement se fait ici par « bonds », accompagné d'une *rupture violente* des anciennes relations, menée par les forces de millions de pauvres et de paysans moyens. C'est précisément pour cette raison que le processus a un coût *considérable* : il détruit et démantèle, brise et démolit le secteur capitaliste et semi-capitaliste de l'économie rurale, tout en mettant en place des processus créateurs qui compensent, voire surpassent – et ce sur une base beaucoup plus élevée – la tendance inévitable à la baisse des forces productives inhérente à tout processus destructeur.

Mais le processus *constructif* principal, qui couvre tout le reste (les kolkhozes, les sovkhozes, les tracteurs, les moissonneuses-batteuses, etc.), qui va s'accélérer de plus en plus, nécessite des financements, des machines, le développement de la construction mécanique, de l'industrie chimique, de l'électrification. Par conséquent, il exige des efforts considérables en matière de travail, des économies, une utilisation plus efficace de tous les moyens investis, des rythmes de travail soutenus et un certain équilibre entre la production et la consommation. La révolution technique signifie dans notre pays une accumulation socialiste accélérée.

La lutte contre le koulakisme dans les campagnes, l'élimination forcée et l'expropriation des koulaks, d'une part, la construction sur la base d'un énorme travail préparatoire accompli au cours de la période précédente par la coopération agricole, les exploitations collectives et les gigantesques fermes d'État, d'autre part, il s'agit d'une partie de la poursuite de la révolution prolétarienne dans notre pays, l'expression d'une *nouvelle étape de la révolution dans son ensemble*. Il n'est pas difficile de voir ici certains des liens et des régularités les plus généraux. L'industrie, ce secteur phare de l'économie nationale, est entrée dans une période de *révolution technique*. Mais l'économie nationale ne peut être considérée comme deux moitiés mécaniquement réunies. La révolution technique dans l'industrie ne peut signifier, en fin de compte, qu'une *révolution technique dans l'agriculture*. Cependant, pour des raisons historiques, l'agriculture chez nous est extrêmement arriérée, tant sur le plan technique que sur le plan *économique*. Dans l'industrie, le travail est purement socialisé. Dans l'agriculture, le travail est purement fragmenté, morcelé, divisé en petits morceaux, cachés dans la coquille d'une minuscule cour individuelle. Dans l'industrie, on trouve un type d'entreprise socialiste. Dans l'agriculture, le mode de vie est essentiellement petit-bourgeois. Dans l'industrie, la production est à grande échelle. Dans l'agriculture, elle est petite et minuscule. Dans l'industrie, un niveau relativement élevé de productivité du travail a déjà été atteint. Dans l'agriculture, elle est d'un niveau barbare, correspondant à une technique véritablement médiévale. La révolution technique (c'est-à-dire un changement *rapide et radical* du système

des outils de travail) suppose donc une révolution dans toute l'*économie rurale*, c'est-à-dire, dans le cas présent, un processus rapide de *regroupement des exploitations*, et ce sur une *base socialiste*. Il est tout à fait évident que même l'utilisation rationnelle des équipements disponibles se heurte à la fragmentation des exploitations paysannes. Il est encore plus évident que les puissants tracteurs, moissonneuses-batteuses et autres géants d'acier ne peuvent tout simplement pas s'intégrer dans le cadre des petites exploitations. La forme petite-bourgeoise de l'économie devient *incompatible avec le bouleversement radical de la technique*, et le regroupement capitaliste des exploitations agricoles est incompatible avec les tâches de la reconstruction *socialiste*. Plus encore. La reconstruction technique de l'industrie a exigé un rythme correspondant dans le développement de l'agriculture. L'agrandissement systématique de cette industrie, l'amélioration de son organisation, la construction de nouvelles usines gigantesques ont trouvé dans le village leur pendant dans le morcellement accéléré des exploitations agricoles. L'augmentation de la productivité du travail à un pôle, son retard excessif à l'autre. La croissance énorme des rythmes dans l'industrie, leur retard dans le village. Ce *décalage des rythmes* n'était pas aussi évident pendant la période de reconstruction, lorsque l'agriculture comblait rapidement le vide créé par la guerre. Le début de la période de reconstruction, qui exigeait un rythme d'accumulation encore plus rapide, a posé de manière aiguë la question de la *forme sociale* de l'économie rurale. Seule une *grande exploitation* pouvait permettre d'atteindre les rythmes nécessaires. La croissance extrêmement lente des petites exploitations n'était plus en mesure d'élargir suffisamment la base de matières premières et de céréales de l'industrie en pleine expansion *socialiste*. La croissance illimitée des exploitations koulaks aurait signifié l'accumulation d'un explosif dangereux pour toute la construction socialiste. Sa limitation brutale, en misant sur l'agriculture individuelle, aurait signifié *une nouvelle* divergence des rythmes de développement. La seule issue possible était la *reconstruction socialiste* de l'agriculture. *Le processus de transformation socialiste de tout le système économique dans les campagnes est devenu* l'ordre du jour comme solution historiquement nécessaire aux contradictions qui s'étaient accumulées. C'est précisément cette loi économique objective profonde qui s'est exprimée dans les luttes de classes, qui trouvent leur aboutissement dans l'élimination du koulakisme en tant que classe. L'expropriation du koulakisme, la croissance des fermes d'État et des coopératives agricoles expriment ce processus tant dans son aspect destructeur que dans son aspect constructif. La relative maturité de la ville et le relatif retard du village nous expliquent pourquoi, dans *la ville*, la révolution technique ne modifie pas *radicalement* l'économie (la révolution économique *a déjà* eu lieu auparavant), alors que dans le village, une révolution *économique* s'avère nécessaire même lorsque la révolution *technique* n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements. Il ne faut toutefois pas comprendre cela de manière absolue. Car dans la *ville* aussi, les relations économiques changent : les vestiges du petit commerce sont éliminés, la coopération entre les prolétaires se renforce, le régime de travail dans les grandes usines et les grandes manufactures se modifie, de nouvelles formes de relations humaines se créent sur la voie socialiste (compétition socialiste, brigades de choc, réunions et commissions de production, etc. etc.). D'autre part, quelle que soit la rapidité de la transformation révolutionnaire de l'économie rurale (toutes les estimations préalables se sont révélées plusieurs fois inférieures à la réalité, si l'on ne tient pas compte, toutefois, de l'aspect *qualitatif*), il s'agit néanmoins d'un processus *long*. Ce processus ne se déroule pas, tout comme l'ensemble de notre révolution, selon les formules « classiques » des pédants : *d'abord* des centaines de milliers de tracteurs, *ensuite* la transformation de l'agriculture paysanne en collectivisme. La transformation massive de l'agriculture est déjà un fait, et ce fait prend chaque jour davantage d'ampleur ; dans une certaine mesure, une autre formule est donc plus appropriée ici : *d'abord* la transformation des rapports de production, *ensuite* la révolution technique. Il ne faut toutefois pas oublier que derrière l'énorme bouleversement économique

qui se produit dans les campagnes se cache l'influence réelle et puissante de la ville socialiste, de son industrie en pleine révolution technique, de ses cadres, de son influence culturelle, organisationnelle et politique. Dans ces conditions, même un nombre relativement faible de machines complexes, de tracteurs, de stations de machines et de tracteurs, etc., qui révolutionnent le village d'une manière nouvelle, urbaine et industrielle, joue un rôle tout à fait exceptionnel. D'autre part, la poursuite de l'introduction de nouvelles techniques entraînera de nouveaux changements dans la structure productive du village, et la kolkhoze, en tant que collectif, évoluera vers de nouvelles formes, tissant des liens de plus en plus étroits avec d'autres cellules de l'économie socialiste organisée.

Enfin, il convient de noter que la révolution technique modifie globalement les *formes de liaison* entre la ville et la campagne, accélérant toutes les tendances qui réduisent le volume des relations marchandes et les remplacent par des relations contractuelles entre diverses organisations étatiques, coopératives et autres. Et cela n'est rien d'autre qu'une *réduction du volume de la NEP*. La réduction accélérée de ce volume, le « bond en avant » révolutionnaire dans le domaine des *formes de liaison* entre la ville et la campagne se développent parallèlement à la transition accélérée vers une grande agriculture socialiste, qui est elle-même liée à la révolution technique dans l'industrie. Dans l'ensemble, il s'agit d'un bond en avant vers l'*échange socialiste de produits*. Il ne s'agit en aucun cas d'un retour aux formes du « communisme de guerre » : il s'agit d'une réduction drastique du volume de la NEP sur la base des acquis déterminés par le développement du commerce au cours de la période précédente, c'est le début du dépassement de la NEP, qui n'a été rendu possible que parce que le développement économique s'est déroulé « sur les rails de la NEP ».

Ainsi, dans les conditions du système soviétique, *la révolution technique et la reconstruction de l'industrie constituent la base d'une révolution économique radicale et profonde dans les campagnes, créant ainsi les conditions préalables à une révolution technique dans l'agriculture, tandis que l'ensemble de l'économie du pays fait un pas énorme vers la réalisation complète du socialisme.*

III.

Du point de vue *de la production*, la révolution économique et technique dans les campagnes se manifeste le plus clairement dans l'organisation de *gigantesques fermes d'État*. Il convient de noter que l'expérience de l'organisation de ces géants est tout à fait exceptionnelle, non seulement du point de vue des « conceptions populistes » – pour reprendre l'expression de Marx – (d'ailleurs, dans sa brochure sur les stations intercommunales de machines et de tracteurs, le camarade *Markévitch* a complètement réfuté les calculs du *professeur Tchaïanov* sur la taille optimale des exploitations agricoles), mais aussi du point de vue des organisations agricoles les plus puissantes de l'Amérique capitaliste. Une grande production agricole mécanisée avec une concentration des moyens de production, une base énergétique, un service téléphonique, l'application de la science, une direction ingénierie-agronomique, une organisation industrielle du travail, l'initiative populaire, avec ses propres journaux et stations de radio, avec son rôle de point d'appui de l'État prolétarien dans les campagnes, avec son influence révolutionnaire sur l'agriculture paysanne environnante, n'a rien à voir avec les anciennes fermes d'État de la période de reconstruction précédente, qui peinaient à survivre. Il s'agit ici non seulement d'un changement quantitatif, mais aussi *qualitatif*. Et la nouvelle « âme » de la ferme d'État, c'est *le tracteur et la moissonneuse-batteuse*.

La révolution économique et technique dans les campagnes se manifeste également dans une nouvelle forme technique et organisationnelle ouverte par la révolution et d'une importance extraordinaire : la station de machines et de tracteurs. C'est véritablement le fruit de la révolution et de sa période de reconstruction, un fruit qui a sans aucun doute un avenir extrêmement brillant devant lui. L'une des questions centrales de la collectivisation des « petites et très petites exploitations paysannes » était celle de la mise en place d'une telle *base technique*, de la création d'un tel *pont* matériel et technique entre les exploitations, qui *en fait* unirait les exploitations individuelles. Cette base repose essentiellement sur *l'électrification*. *La station de machines et de tracteurs* joue également un rôle important, d'où sa grande importance. Il ne s'agit pas ici « d'organiser de nouvelles fermes collectives, mais de *créer une grande production mécanisée à partir de centaines et de milliers de petites exploitations individuelles* »⁴. La concentration des moyens de production mécaniques, la création d'une base énergétique en tant qu'institution permanente et planifiant son travail (« station »), l'implication « dans son champ d'action d'un grand nombre d'exploitations, sa transformation en points d'appui de la lutte contre les koulaks, de la lutte pour le socialisme, tout cela constitue bien sûr une véritable révolution.

L'industrialisation de l'agriculture elle-même, en premier lieu l'organisation d'usines de transformation des produits agricoles, ainsi que les stations de machines et de tracteurs, jouent également un rôle prépondérant en tant que levier pour la poursuite de l'organisation du travail paysan. Une usine de ce type est un maillon matériel, technique et économique qui relie et unit des complexes agricoles entiers, soumet leurs processus de production à certaines normes communes, régule puis planifie la production.

L'industrie mécanique agricole est un facteur de plus en plus révolutionnaire dans l'ensemble du processus. Avec *l'industrie chimique*, elle est le principal moteur de la révolution technique et économique dans les campagnes. Il ne fait aucun doute que nous avons pris du retard dans ce domaine. La demande gigantesque liée à la croissance des kolkhozes et des sovkhoses en machines complexes, en tracteurs et en moissonneuses-batteuses, en engrais artificiels, etc. dépasse l'offre, et l'écart ne cesse de se creuser, et ce à un rythme très rapide. L'augmentation des importations de tracteurs et, ce qui est infiniment plus important, la construction accélérée de tracteurs et la production de moissonneuses-batteuses nous sont dictées par le cours même de la révolution. Il convient de noter à cet égard que, apparemment, la taille de nos unités de production, qui sont déjà aujourd'hui, dans les fermes d'État de type « géant », dépassent celles des plus grandes entreprises américaines et qui, avec le développement du mouvement des kolkhozes et des régions de collectivisation totale, établiront sans cesse de nouveaux records, que la taille de nos entreprises posera la question d'un nouveau « *type de machines supra-américain* », de machines plus puissantes et plus efficaces. Il faut dès à présent réfléchir aux recherches théoriques et aux travaux de conception correspondants.

Le mouvement des kolkhozes s'est développé chez nous avec une force extraordinaire. La masse principale de la paysannerie est sortie de l'immobilisme et les paysans moyens ont afflué en masse vers les kolkhozes. Les perspectives de développement de l'agriculture individuelle se sont clairement assombries. Le tournant est évident. Bien sûr, ce « bond en avant », comme tout « bond en avant », a été préparé et a « mûri ». Une étape préparatoire importante a été la *coopération* des paysans, qui a touché de larges masses de la population.

⁴ Markevitch A. M. *Stations interurbaines de machines et de tracteurs*. Moscou : Planification économique, 1929. p. 28. (C'est l'auteur qui souligne.)

La coopération *productive* est donc un développement, une nouvelle phase dans le processus d'unification coopérative des paysans. Dans le même temps, on assiste à une évolution constante de la forme des kolkhozes, les associations inférieures se transformant en associations supérieures. Petits kolkhozes — « buissons » — grands kolkhozes — kolkhozes géants — zones de collectivisation totale — telle est l'une des facettes du mouvement kolkhoze. Ici, les formes sont classées par ordre croissant de taille de l'ensemble productif. Les coopératives de production comme embryons de kolkhozes, les kolkhozes de type inférieur, les artels, les communes — tel est l'autre aspect, dans l'ordre de l'intensité des processus de socialisation. Les associations céréalières, d'élevage, mixtes, de cultures spécialisées, etc. — tel est le troisième aspect, l'aspect sectoriel. Dans la réalité, toutes ces formes se mélangent les unes aux autres. Mais malgré toute leur diversité et toute la confusion des relations, une tendance à la *concentration* de l'économie et à une *organisation interne* croissante se dessine clairement. Les grandes coopératives jouent ici un rôle directeur. Et le moteur interne de tout le développement doit être de plus en plus la combinaison d'une station de machines et de tracteurs et d'une usine de transformation des produits agricoles. On crée ainsi une unité de production où le *noyau industriel et mécanique* entraîne directement la production agricole, modifiant tout le système de travail, transformant les anciennes techniques et s'intégrant à nouveau de manière directe dans le *système économique socialiste organisé* de l'ensemble de l'Union soviétique.

IV.

Le développement rapide de l'industrie et l'ampleur considérable du mouvement des kolkhozes posent un certain nombre de problèmes d'une importance capitale.

Il convient tout d'abord de noter qu'avec l'apparition de zones de collectivisation continues, la croissance des kolkhozes en général et la croissance des kolkhozes géants, un nouveau secteur économique apparaît dans la production : *le secteur rural socialiste*. Il y a encore peu de temps, l'industrie socialiste était reliée, par le biais de la coopération, et en partie directement, au simple producteur de marchandises, au petit paysan, et à lui seul. Aujourd'hui, l'industrie d'État est reliée en premier lieu et principalement au secteur rural socialiste. Ce secteur modifie la structure de l'économie, modifie la structure du plan, introduit de nouvelles valeurs beaucoup plus précises dans les calculs prévisionnels. *C'est par l'intermédiaire* de ce secteur que l'industrie d'État socialiste elle-même exerce une influence considérable sur le secteur des exploitations agricoles individuelles. En ce sens, nous sommes entrés dans une nouvelle phase de notre développement économique.

Cette même circonstance pose de manière fondamentale la question de la *région économique*. L'ampleur grandiose de la collectivisation continue de régions entières implique l'organisation de nouvelles unités économiques et territoriales. Cela implique à son tour la nécessité de planifier l'ensemble du travail économique de la région-kolkhoze, à l'exception des unités particulièrement importantes et « soviétiques », mais en tenant compte de leur importance économique pour la région. L'industrie, l'artisanat, l'entreposage, les transports, tous les types d'agriculture présents sur le territoire, les questions relatives à la poursuite de la culture de telle ou telle plante, ainsi qu'à l'implantation d'entreprises industrielles, les questions relatives à l'utilisation de la main-d'œuvre libérée, les questions relatives à l'utilisation de l'énergie, etc. Il se transforme en *combinat où la valeur la plus dynamique, l'industrie mécanique, est directement et immédiatement liée à l'agriculture*.

Il est difficile de prévoir toutes les conséquences énormes d'un tel changement. Mais il est déjà nécessaire de noter certaines *tendances de développement* très importantes. Il serait extrêmement imprudent, théoriquement incorrect et, dans la pratique, politiquement nuisible de sauter les étapes du développement nécessaires du point de vue de ce développement (*Lénine* y voyait l'une des dérogations typiques à la méthode du matérialisme dialectique). Cependant, il serait tout aussi faux de passer sous silence les tendances les plus importantes du développement. *La pratique* du mouvement des kolkhozes dans les régions de collectivisation totale fournit un matériel concret très intéressant. Si l'on résume, on obtient à peu près le tableau suivant des principales lignes de développement : le territoire de la région est regroupé selon le critère économique du combinat ; le centre technique est la base énergétique — le complexe machine-industrie : autour de lui, la division du travail agricole ; le type, l'organisation et le rythme de ce travail deviennent de plus en plus *eux-mêmes* industriels (machines, organisation « fabrique » du travail, élimination de l'individualisme, coopération complexe entre les travailleurs, système de rémunération des usines et des ateliers, discipline correspondante, formes de compétition socialiste, etc. etc.) ; une direction planifiée de l'ensemble de l'économie de la région est mise en place (répartition des ressources humaines et autres, plan de construction et de reconstruction technique, budget régional avec toutes ses subdivisions, y compris culturelles et domestiques) ; dans le cadre de la lutte des classes et des tensions entre groupes, on assiste à une profonde transformation de la psychologie individualiste du petit exploitant ; autour du plan économique du district, la grande masse des kolkhoziens est mobilisée de manière très directe, avec beaucoup moins d'intermédiaires organisationnels et administratifs que d'habitude, pour participer à l'élaboration du plan et à sa mise en œuvre pratique. Cette dernière circonstance revêt une importance capitale, car nous avons affaire, sous une forme embryonnaire, à la *suppression future du bureaucratisme*.

Il est extrêmement intéressant de noter que dans les régions où la collectivisation est totale, les conseils villageois commencent à travailler d'une manière nouvelle, plus démocratique qu'auparavant, en réorganisant leur travail en fonction des nouvelles conditions et des besoins des kolkhozes (« face aux kolkhozes »). Il ne fait aucun doute que cette situation devrait revitaliser profondément les Soviets.

Il ne faut bien sûr pas exagérer l'importance des résultats déjà obtenus. Le regroupement complet des kolkhozes en districts en est encore à ses tout débuts et de nombreuses difficultés se dresseront encore sur le chemin de ce développement. Mais rappelons-nous comment V. I. Lénine considérait les samedis communistes, ce petit prototype de la future discipline du travail communiste volontaire. Nous comprendrons alors quelle importance on peut accorder à la *kolkhoze-raïon*⁵. La question de la *région économique* a été soulevée et discutée à maintes reprises. Aujourd'hui, un volume entier consacré aux chiffres clés du plan quinquennal est consacré à ce plan « dans le contexte régional ». Cependant, il s'agit ici de grandes régions historiquement constituées, liées principalement à des conditions naturelles de division du travail (charbon, minerai, forêt, steppe, etc.) ou à des conditions historiques et économiques importantes et solidement établies (par exemple, la concentration de la main-d'œuvre). Or, les questions soulevées ci-dessus posent le problème de manière plus détaillée et plus concrète. Aujourd'hui, la question de la répartition spatiale de l'industrie ne peut plus être posée *en dehors* de la question de son rapport avec l'*agriculture*. Il n'est plus possible aujourd'hui de résoudre la question de la forme la plus appropriée de l'ensemble de l'appareil organisationnel

⁵ [C'est-à-dire de la taille d'un « raïon », qu'on peut traduire par « arrondissement ». note MIA]

de la gestion économique sans se poser la question de la région économique et de ses sous-régions économiques, pour ainsi dire.

V.

Le point de départ de la nouvelle étape, celle de la reconstruction socialiste, a été, comme nous l'avons vu, le processus de révolution technique dans notre industrie, le processus d'accumulation socialiste accélérée, c'est-à-dire ce que les « savants » mencheviks et les idéologues professionnels de la bourgeoisie considéraient comme un « miracle » irréalisable. Les rythmes effrénés du développement industriel, leur galop effréné, qui ont mis dans l'impasse de nombreux chercheurs de notre vie économique, sont le résultat d'une *nouvelle forme de production*, d'une nouvelle *organisation du travail* fondamentalement socialiste, d'un nouveau *pouvoir* étatique. La réduction drastique de la consommation improductive, les avantages considérables de l'économie planifiée, la mise à jour des ressorts vitaux et des sources d'énergie créatrice des masses ont révélé des ressources potentielles qui, une fois mises en mouvement, ont donné des résultats si frappants. Ces avantages *du principe socialiste de planification* se manifesteront sans aucun doute avec encore plus de force à l'avenir. Dans le cadre d'une économie planifiée, un jeune pays socialiste peut emprunter les « dernières innovations » techniques à ses ennemis impérialistes jurés ; il peut pleinement mettre en œuvre « l'objectif de pertes minimales » et « l'objectif d'efficacité maximale ». *La répartition des facteurs économiques* (« normes » de l'industrie, cultures spécialisées de l'agriculture, etc.) n'est pas liée chez nous à des normes et à des échelles étroites d'orientation capitaliste : si, dans les organisations capitalistes existantes, la répartition des marchés (centres de concentration de la main-d'œuvre, voies de transport, etc. est un facteur contraignant et est considéré en théorie comme une valeur constante, chez nous, dans le cadre d'une reconstruction, une plus grande liberté et une répartition plus rationnelle des principaux facteurs de production sont possibles ; si, dans une économie capitaliste qui considère tout et n'importe quoi du point de vue de la rentabilité commerciale presque immédiate, une limite est ainsi imposée à la « l'implantation géographique de l'industrie », chez nous, nous pouvons et devons partir de bases productives beaucoup plus profondes : les liens entre les différentes branches de l'industrie et l'utilisation de ces liens ; les liens étroits entre l'industrie et l'agriculture, la possibilité de « répartir » à l'échelle d'un immense pays — tout cela deviendra une source d'augmentation gigantesque de l'efficacité de l'ensemble de l'économie. Une répartition spatiale appropriée permettra d'exploiter *tous les avantages des complexes, des liens, des combinats* (combustion centralisée, réseau électrique unique, recyclage des déchets, utilisation mutuelle des processus technologiques, combinaison des transports ferroviaires, routiers et fluviaux et leur intégration dans les calculs économiques généraux, etc.). L'économie planifiée permettra d'universaliser toutes les réalisations techniques, d'éliminer systématiquement tous les maillons superflus de l'appareil (à commencer par les intermédiaires commerciaux). Elle permettra de mettre l'ensemble du travail scientifique au service conscient de la société socialiste et fera de la révolution scientifique un puissant levier pour la poursuite de la révolution technique. Sur la base de ces réalisations, l'énergie vitale des travailleurs se déploiera encore plus largement et jaillira comme une source inépuisable.

Il ne faut pas perdre de vue un seul instant la caractéristique la plus marquante de la période que nous traversons, à savoir son *caractère saccadé*. D'une manière générale, tout progrès, même très « organique », très « pacifique », après la révolution prolétarienne, est une partie intégrante, un fragment de la *révolution*. Cependant, chez nous, la révolution ne se poursuit pas seulement dans *ce sens* du terme : nous assistons à un *bond en avant* révolutionnaire (dans la technique, dans les rythmes, dans la reconstruction de l'agriculture).

Cette révolution est organisée, dirigée et guidée par le parti et le gouvernement du prolétariat révolutionnaire. Elle brise violemment les formes capitalistes et koulaks de l'économie, elle développe une énergie globale pour surmonter les formes économiques petites-bourgeoises qui sont en voie de disparition. Rassemblant les meilleures forces du prolétariat en une seule armée, elle utilise toutes les ressources du pays pour la cause de l'industrialisation rapide, mobilisant une grande partie des revenus des masses et mobilisant en même temps toute l'énergie créatrice de ces masses. C'est sur cette base que s'opère le merveilleux bond en avant qui fait passer l'ancienne usine au Dnieprostroï⁶, la charrue au tracteur, la « cour » au kolkhoze-raïon. Mais le processus de révolution technique et économique, qui se déroule dans des conditions extrêmement difficiles et sous la tension extrême des forces prolétariennes, s'accompagne de *regroupements massifs et rapides des masses populaires* et soulève sans cesse de nouveaux problèmes.

Les éléments *capitalistes* disparaissent rapidement. Le slogan de l'élimination du koulakisme en tant que classe est mis en pratique. Cet ennemi principal de la reconstruction socialiste, qui s'est jeté avec fureur sur ses cornes d'acier, a déjà reçu des blessures mortelles. Le secteur socialiste dans les campagnes, la réduction du volume de la NEP, les succès croissants des relations contractuelles entre les organisations du prolétariat et de la paysannerie privent complètement cette classe de son oxygène social. Il agonise, mais il mord encore fort.

La pauvreté paysanne et les journaliers connaissent une croissance politique et organisationnelle sans précédent, devenant l'épine dorsale de toutes les organisations dans les campagnes. *La classe moyenne* opère pour l'essentiel un virage radical vers le kolkhoze, exprimant les restes de sa méfiance, et parfois son mécontentement, dans la vente privée de bétail ; mais l'autorité économique du koulak dans le village est déjà brisée. La vague massive du mouvement collectiviste, emportant avec elle les anciennes traditions, les coutumes et les habitudes, crée les conditions d'une transformation radicale de la paysannerie et prépare le terrain pour le renversement des classes. Ces conditions naissent dans la lutte interne, de classe et de groupe, mais elles naissent chaque jour, chaque heure. L'intelligentsia, confrontée au choix de savoir où aller et avec qui, se divise : une partie, comme pendant l'Octobre, se saisit des armes du sabotage, formant des bandes clandestines de saboteurs et de conspirateurs blancs qualifiés ; la masse principale, non sans grincements, se tourne vers le prolétariat. Le *prolétariat lui-même*, absorbant d'énormes couches de nouvelles troupes ouvrières, fait émerger toute une couche d'enthousiastes du travail socialiste (les « battants » ou « travailleurs de choc »), esquisse non seulement de nouvelles formes de liaison (croissance de la compétition), mais crée aussi un nouveau type d'ouvrier-ingénieur, un nouveau type d'usine-université sans précédent (l'expérience de l'AMO⁷), de nouvelles méthodes d'influence sur le village (travail des 25 000). L'« activité » de la classe ouvrière augmente de manière colossale. Le changement du rapport quantitatif entre la classe et le parti entraîne également certains changements qualitatifs : les non-membres du parti deviennent la périphérie immédiate du parti. De larges couches de travailleurs et de pauvres se sont rapprochées sous diverses formes des leviers du pouvoir réel dans plusieurs domaines de la vie, de l'usine aux sommets de l'appareil d'État (autocritique, épuration des *narkomats* [commissariats du peuple] par les ouvriers d'usine, etc.). La classe ouvrière est apparue sous un jour nouveau et avec une

⁶ [Nom du chantier de la « construction du Dniepr », le fleuve qui traverse l'Ukraine, note MIA]

⁷ [Société des Automobiles de Moscou, en 1930, usine de construction de camions, devenue ZIS en 1931, note MIA]

force nouvelle en tant qu'organisatrice du village, elle s'est rapprochée des masses paysannes. Le remaniement des groupes d'âge, le changement de génération, le rôle accru de la jeunesse sont autant de phénomènes d'une importance capitale.

La restructuration de tous les appareils, le grand changement humain, s'accompagnent d'une activité accrue, d'une refonte radicale de la main-d'œuvre, du passage à de nouvelles méthodes et à de nouveaux rythmes de travail, d'une véritable révolution dans la vie quotidienne (par exemple, les communes de production ouvrières) et dans l'idéologie (le début de la fin de la religion). L'« oblomovisme⁸ » russe commence *déjà* à ressembler à un vieil éléphant blanc que l'on pourra montrer pour de l'argent. Tout cela ne signifie-t-il pas un bouleversement historique majeur ?

Les nouvelles générations du prolétariat avancent en front large, prennent place dans les innombrables rouages de l'appareil d'État, sapant les *fondements mêmes*, les *possibilités mêmes* du bureaucratisme. Pour la première fois dans l'histoire, la laideur et le retard de l'agriculture ont bougé et ont pris le chemin du déclin : le secteur le plus sombre, le plus exploité, le plus misérable de toutes les sociétés qui ont existé jusqu'à présent s'engage maintenant, non sans les souffrances de la période de transition, sur de nouvelles voies. *C'est une nouvelle page de l'histoire humaine.*

VI.

Nous avons posé ci-dessus certaines questions de la période actuelle du point de vue de l'analyse des principales tendances du développement. Cela ne signifie pas du tout qu'il n'existe en réalité que ces tendances. Il en existe aussi des contraires. Elles découlent de notre relative pauvreté et de notre retard. Elles se manifestent dans la lutte que nous livrent nos ennemis de classe (la koulakisation, les germes de la bourgeoisie urbaine, les bandes de saboteurs, les agents de l'impérialisme international). Elles s'expriment dans des obstacles particuliers qu'il faut surmonter par des efforts laborieux et intenses, et parfois par le renoncement conscient à des avantages immédiats au profit de l'avenir. Il serait étrange que nous ne voyions pas toutes ces difficultés, qui ne peuvent être surmontées en un mois. Il serait criminel de ne pas concentrer toute notre attention sur les problèmes les plus urgents et les plus graves qui se posent aujourd'hui. Mais c'est précisément pour les surmonter qu'il faut voir les grandes lignes de l'avenir. Et ces contours ne sont pas une invention abstraite, un soupir triste et platonicien, un « rêve bleu » d'un paradis qui ne se réalisera jamais. Les contours de l'avenir sont donnés par les *tendances réelles de la vie*, par la création réelle des masses qui transforment les fondements séculaires de la vie économique et leur propre nature.

L'une des principales contradictions (et l'une des malédictions) de la vie sociale des formations historiques précédentes était l'opposition entre la ville et le village.

« La division la plus importante entre le travail matériel et le travail intellectuel, écrivaient *Marx* et *Engels*, est la séparation de la ville et du village. L'opposition entre la ville et la campagne commence avec le passage de la barbarie à la civilisation, de la vie tribale à la vie étatique, de la localité à la nation, et s'étend à travers toute l'histoire de la civilisation jusqu'à nos jours (*Anticornlaw* - *League*). Avec la ville apparaît le besoin d'une administration, d'une police, d'impôts, etc., bref, d'une vie communautaire

⁸ [Oblomov, personnage de Gontcharov incarnant le fonctionnaire paresseux dans la littérature russe]

(Gemeindewesens), et donc de la politique en général. C'est ici qu'apparaît pour la première fois la division de la population en deux grandes classes, fondée directement sur la division du travail et sur les instruments de production. Dans la ville, nous sommes confrontés à une concentration de la population, des instruments de l'arbitraire, du capital, des plaisirs, des besoins, tandis que dans le village, nous observons le phénomène diamétralement opposé de l'isolement et de la séparation. L'opposition entre la ville et le village ne peut exister que dans le cadre de la propriété privée. Elle est l'expression la plus grossière du fait que l'individu est soumis à la division du travail et à une activité déterminée qui lui est imposée de force, une soumission qui transforme un homme en animal urbain limité, un autre en animal rural limité, et qui engendre chaque jour à nouveau la contradiction des intérêts des uns et des autres... La destruction de la contradiction entre la ville et la campagne est l'une des premières conditions de la collectivité (Gemeinschaft), condition qui, à son tour, dépend d'une multitude de conditions matérielles et qui, comme chacun peut le voir immédiatement, ne peut être réalisée par la seule volonté (ces conditions doivent encore être développées) »⁹.

Nous approchons aujourd'hui de la solution de ce problème historique majeur. Les nouveaux principes d'implantation de l'industrie, la création de centres industriels reliés à la périphérie agricole de la région, la formation à partir de ceux-ci d'un nouveau type de foyers de *révolution culturelle*, tout cela sape les fondements de l'ancienne division de la société, tout cela nous rapproche de la solution du problème de l'élimination de l'opposition entre la ville et la campagne.

Dans la lutte des classes exacerbée à ce stade, les anciens rapports économiques sont en train d'être redéfinis. Mais on voit déjà se dessiner l'avenir chanté par le grand poète belge :

Alors, plus tard,
Avec quel instinct,
Avec quelle harmonie équilibrée,
Avec une grande audace et un génie merveilleux
Nous seront ouverts
Les lois qui régissent la vie,
Les ponts menant à d'autres mondes,
Sous des cieux dorés.
Afin que le peuple, libéré de ses fantasmes,
Uni sur les chemins de l'harmonie et de la paix,
Voit à travers lui-même, comme une tempête de lumière
Les accords harmonieux de l'éther infini.
Et le compas vaincra les croix de l'Église.
.....
Entre l'homme et les choses
S'étireront, brisant les obstacles,
Des liens vivants. Dans leurs entrelacs

⁹ Marx et Engels sur Feuerbach in Archives Marx-Engels. p. 234. [Le premier chapitre de l'« Idéologie allemande » (Marx K., Engels F. Op. 2^e éd. Vol. 3. P. 49-50) est cité. La phrase : « Le travail est encore une fois la chose la plus importante ici, c'est la force qui se tient *au-dessus des* individus ; et tant que cette force existe, la propriété privée doit aussi exister ». [réf. en russe](#)]

La vérité se renforcera.
Le monde, voletant dans les transformations,
Ayant perdu foi en ses dieux, croira en lui-même.¹⁰

Pour ce nouvel ordre de vie, qui se forge dans les souffrances sur notre terre et qui trouve déjà son reflet dans les ébauches du *plan général des grands travaux*, nous combattons tous nos ennemis, à commencer par le premier d'entre eux, *l'impérialisme international*. Mais dans cette lutte, nous aurons aussi de glorieux et héroïques alliés, les « prolétaires de tous les pays », qui portent dans leur cœur l'étoile rouge à cinq branches et qui feront exploser la tour de Babel du capitalisme qui se dresse sur le chemin des armées communistes victorieuses.

¹⁰ Nous n'avons pas encore trouvé l'original en français, sans doute d'Emile Verhaeren.